

ANDRÉ GODARD

*Ancien directeur général
des Services archéologiques de l'Iran*

L'ART DE L'IRAN

179 photographies en héliogravure

6 photographies en couleurs

251 dessins et plans in-texte

6 cartes

ARTHAUD

PRÉFACE

DANS cette étude de la civilisation iranienne, ou, plus précisément, de l'art qui en est l'expression sensible, je me suis tout particulièrement attaché à décrire la formation et l'évolution de l'architecture de l'Iran, mal connue et que l'on ne peut vraiment examiner et comprendre qu'en Iran même, de la sculpture, qui en fut l'accompagnement normal jusqu'à l'époque islamique, du décor émaillé, qui joua ensuite le même rôle, de l'orfèvrerie et de la numismatique si pleines d'enseignements. J'ai parlé plus brièvement de la céramique, du tissu, du tapis et de la peinture, dont l'Europe et l'Amérique possèdent d'excellentes collections qui ont fait l'objet d'importantes publications. Sous les modes et les influences étrangères, je me suis efforcé de retrouver la ligne continue de l'art iranien.

C'est peut-être, en effet, l'apparence nouvelle des œuvres de l'architecture traditionnelle de l'Iran à l'époque musulmane qui nous fait le mieux connaître ce que représente l'Islam, du point de vue de l'art, et les moyens de son action sur la vieille civilisation iranienne. Cependant, jusqu'en l'année 1926, date de l'avènement au trône de S. M. Réza Shâh Pahlawî, l'art de l'Iran n'était, aux yeux du monde, représenté que par les arts mineurs, dont les chefs-d'œuvre occupaient les vitrines des grands musées de l'univers, publics et privés. De l'architecture iranienne, en raison de l'indifférence des habitants du pays à l'égard des vestiges de leur ancienne civilisation ainsi que d'un fanatisme qui interdisait aux étrangers l'accès des édifices religieux, on ne savait rien, ou presque rien, même en Iran. A cause de la difficulté des voyages au temps, qui n'est pas très lointain, des caravanes et des « routes naturelles », les quelques monu-

ments que les voyageurs décrivaient étaient toujours les mêmes, ceux qu'ils rencontraient sur les deux pistes en croix qui traversent l'Iran, de Tabriz à Bushîr (par Sultâniyè, Kazwîn, Kumm, Isfahân, Shîraz) et de Kasr-é Shîrîn à Meshhed (par Kermânschâb, Hamadhân, Kazwîn, Téhéran, Dâmghân et Nîshâpûr). Encore devons-nous remarquer que les descriptions et les dessins rapportés par ces voyageurs ne s'accordaient généralement pas entre eux.

Durant le règne de S. M. Réza Shâh Pahlawî, au contraire, c'est-à-dire de l'année 1926 à l'année 1941, il a été possible de pénétrer et de travailler dans tous les monuments de l'Iran, même dans les sanctuaires particulièrement saints de Meshhed et de Kumm. De plus, de nombreuses routes furent créées, qui permirent la découverte d'édifices encore inconnus.

Depuis 1942, le travail de reconnaissance et d'étude sur place est devenu moins facile. De nouveau les mullahs s'efforcent d'interdire aux étrangers l'accès des monuments religieux; mais il reste que pendant une quinzaine d'années on a pu examiner tranquillement, dessiner, photographier, mesurer plusieurs centaines d'anciens monuments, c'est-à-dire un nombre d'édifices suffisant, du point de vue technique comme du point de vue décoratif, à l'étude détaillée de l'architecture iranienne. Nous n'en sommes encore, évidemment, qu'au temps des monographies et des hypothèses, mais déjà de nombreux problèmes essentiels ont été résolus. Il est maintenant possible, dans le dédale des influences discernables en des monuments cent fois modifiés et tant bien que mal réparés, de reconstituer leur histoire et celle, peu à peu, de l'art iranien tout entier, d'aussi loin que puisse porter notre regard jusqu'aux temps les plus proches.

Cependant, il m'a semblé que ce livre risquerait de ne pas être toujours parfaitement compris si je négligeais de présenter tout d'abord au lecteur, au moins succinctement, les acteurs ainsi que le lieu et les circonstances des événements qui y sont relatés. On trouvera donc, en tête de chacune des cinq parties dont cet ouvrage se compose, comme l'histoire elle-même de la civilisation iranienne, une sorte de prologue, chargé de pallier cette éventuelle difficulté, ainsi qu'une carte relative à la période envisagée.

De plus, j'ai annexé à certaines parties du texte des notes détaillées : celles, par exemple, qui sont destinées à préciser le contexte religieux —

PRÉFACE

mazdéisme primitif - zoroastrisme - mazdéisme sassanide, manichéisme et mazdakisme - sunnisme et shî'isme — ou celles qui ont trait aux trouvailles récentes, faites à Hasanlu au sud-ouest du lac d'Urmiyè, ou faites dans les villages de Oman, Daylaman, Pir Kûh, situés dans les monts Zagros et dont la voie d'accès principale est la route d'Amlash, qui a donné son nom à un grand nombre d'antiquités que séparent parfois plus d'un millénaire dans le temps et leur dispersion à travers le vaste champ de leur découverte.

D'autre part, pour faciliter l'intelligence immédiate des passages les plus techniques, j'ai introduit de nombreux dessins et plans in-texte. Ils seront particulièrement utiles dans la première partie, qui traite d'une période protohistorique pour laquelle les pièces archéologiques, à défaut d'archives, sont les seuls documents existants, et dans les trois dernières parties, où ils permettent de mieux saisir la formation de l'architecture islamique à partir des éléments parthes et sassanides.

Dans les hors-texte en noir et en couleurs s'exprimeront au contraire les qualités purement plastiques de l'art iranien. Les documents qui y sont rassemblés témoignent d'une originalité propre à chaque période, et cependant de la permanence de l'esprit iranien à travers les siècles.

En fin de volume, on trouvera une carte générale du pays, des tableaux chronologiques des principales dynasties qui ont régné sur l'Iran, les notes bibliographiques auxquelles je me réfère au cours des chapitres, une bibliographie, un index et des tables détaillés.

Pour terminer, je tiens à remercier très vivement tous ceux qui ont permis à l'éditeur de rassembler l'iconographie de ce livre, et plus particulièrement Messieurs les Conservateurs du Musée de Téhéran, du Musée du Louvre, du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, du Musée des Arts décoratifs et du Musée de Baghdâd, ainsi que Monsieur Erich F. Schmidt, de l'Institut oriental de l'Université de Chicago et tous les collectionneurs particuliers qui ont préféré garder l'anonymat.

A. G.

Paris, février 1962.

PREMIÈRE PARTIE

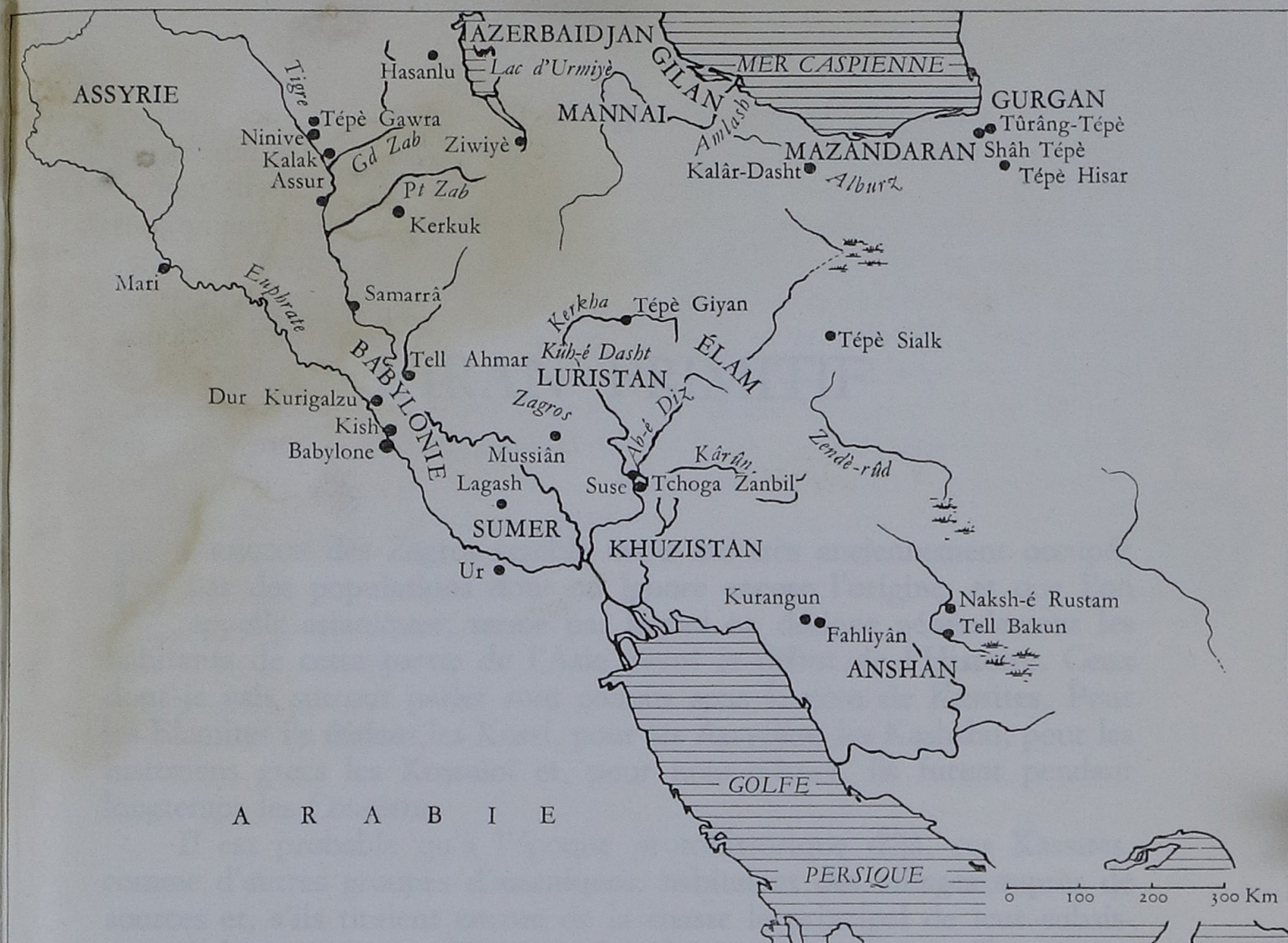
L'IRAN PRIMITIF

LE PLATEAU IRANIEN ET LES ZAGROS

L'IRAN, comme on le sait, est un vaste plateau entouré de montagnes gigantesques. L'intérieur de cette sorte de citadelle, dont les hautes murailles arrêtent presque totalement les pluies, est une solitude pierreuse, à peu près désertique. Les provinces extérieures sont humides, fiévreuses, accablées d'une chaleur atroce pendant plusieurs mois de l'année. Les agglomérations rurales, faute de communications faciles, ne sont généralement que villages ou marchés agricoles, parfois encore entourés d'anciens murs de défense. Les villes principales se trouvent au bas des montagnes du pourtour, au niveau du plateau, en une ligne assez lâche d'oasis qui se sont formées et ont été développées au débouché des torrents printaniers et des ruisseaux issus des ravins profonds où fondent lentement les neiges de l'hiver. Elles sont rares, d'ailleurs, ces oasis, peu importantes et si, par exception, Isfahân est devenue une grande ville industrielle, la ville manufacturière de l'Iran, c'est parce qu'elle possède une rivière, le Zendé-rûd, à la vérité presque à sec en été, mais une rivière tout de même, dont on s'est efforcé d'augmenter le débit en lui adjoignant une partie du cours d'un affluent du Kârûn qui prend naissance non loin d'elle. Téhéran, la capitale de l'Iran, où s'exécutent actuellement de grands travaux d'adduction d'eau, ne vivait encore, il y a quelques années, que grâce à une quarantaine de canaux souterrains, appelés « kanat », qui lui amènent l'eau de sources captées dans l'Alburz, à quelque vingt kilomètres de là. Yazd, autre ville industrielle, est alimentée de la même façon rudimentaire. Kermân, Gulpâygân, Sâwé, Dâmghân, Semnân, etc., sont plus pauvres encore.

Peu d'eau, par conséquent, sur le plateau iranien, et seulement

dans cette étroite frange de végétation qui longe le bas des grandes chaînes et n'est d'ailleurs bien souvent représentée que par des taches vertes éparpillées au bord du désert. Mais il y a dans les massifs montagneux du pourtour, tout particulièrement dans l'épaisse chaîne des Zagros et dans l'Alburz, qui bordent l'Iran à l'ouest et au nord, de vastes et belles vallées, richement dotées par la nature et où s'est faite pour une grande part, plus grande que l'on croit encore, l'histoire ancienne de l'Iran. La chaîne des Zagros, longue de mille kilomètres environ et large de plus de deux cents, est formée de plissements réguliers et parallèles, d'altitude égale, entre lesquels s'allongent des dépressions de cinquante et même cent kilomètres de longueur, larges parfois du quart de cette distance, qui ne communiquent entre elles que par des sentiers vertigineux où ne se risquent que des montagnards exercés, et des cols à plus de 3 000 mètres d'altitude. On y trouve toutes les variétés d'exposition et de température, depuis la chaleur étouffante des vallées basses jusqu'au froid vif des cimes toujours neigeuses. Ainsi, grâce aux différences d'altitude, qui permettent les cultures les plus variées, grâce à l'humidité des parois montagneuses exposées aux pluies méditerranéennes et à la chaleur que vaut à cette région sa latitude déjà méridionale, les Zagros, dont il sera souvent parlé au cours de cette première partie, sont un pays de ressources multiples, favorable à l'élevage en toute saison. Mais la mise en œuvre de ces ressources impose aux habitants de la région un mode d'existence très particulier. Dès le printemps, la chaleur déloge les troupeaux et leurs bergers des basses vallées où ils ont passé l'hiver et les oblige à gagner les sommets où ils demeurent jusqu'à ce que les neiges de l'arrière-automne les forcent à redescendre. Le nomadisme y est la règle absolue, non pas, évidemment, le nomadisme intégral, celui de tribus entières se déplaçant sans cesse avec leurs troupeaux, à la recherche de leur subsistance, mais, pour ainsi dire, un nomadisme localisé, de bas en haut et de haut en bas. Il n'y a d'ailleurs qu'une partie de la population des tribus qui accompagne les troupeaux lors de leurs déplacements. Les vieillards, les jeunes enfants, les malades sont sédentaires ainsi que, plus ou moins continûment, les artisans : tisseurs, fondeurs, forgerons, corroyeurs, orfèvres, et les cultivateurs. Ils demeurent en général assez haut dans la montagne, vers 1 500 mètres d'altitude, à l'étage des forêts et des cultures essentielles, autour de vastes emplacements aménagés où les pasteurs et leurs troupeaux, mon-



Carte I. L'Iran primitif.

tant ou descendant, s'arrêtent et se reposent. C'est là, dans ces villages régulateurs du va-et-vient dans la montagne, lieux de réunion et d'échange, que furent sans doute exécutés, vers la fin du II^e millénaire avant Jésus-Christ, un grand nombre des fameux bronzes du Luristân.

L'IRAN PRIMITIF

LA RÉGION des Zagros semble avoir été très anciennement occupée par des populations dont on ignore encore l'origine, et que l'on appelle asianiques, terme par lequel on désigne généralement les habitants de cette partie de l'Asie avant le début de l'Histoire. Ceux dont je vais surtout parler sont connus sous le nom de Kassites. Pour les Elamites ils étaient les Kussi, pour les Assyriens les Kashshu, pour les historiens grecs les Kossaïoi et, pour nous-mêmes, ils furent pendant longtemps les Cosséens.

Il est probable qu'à l'époque protohistorique déjà, ces Kassites, comme d'autres groupes d'asianiques, habitaient des villages auprès de sources et, s'ils tiraient encore de la chasse le principal de leur subsistance, devenaient peu à peu agriculteurs et pasteurs. Ils avaient domestiqué quelques espèces d'animaux, dont les ovidés, les bovidés, et le grand nombre des fusaïoles en terre crue qui ont été trouvées sur l'emplacement de leurs premières installations indique assez qu'ils avaient déjà l'habitude du tissage. Ils employaient à la chasse la fronde et la masse plutôt que l'arc et, pour l'agriculture, des houes en pierre taillée et des couteaux de silex. Le métal n'avait pas encore fait son apparition. Ils fabriquaient sans tours ni tournettes des vases très simples qu'ils cuisaient en plein air sur des feux de broussailles. C'est du moins ce que nous apprennent les fouilles archéologiques qui ont été exécutées en Iran depuis un quart de siècle ^[a].

[a] Principaux sites iraniens fouillés :
Suse (Khûzistân), Tépè Sialk (près de
Kâshân), Tépè Hisar (près de Dâm-

ghân), Tépè Giyan (près de Nehâwend),
Tell Bakun (près de Persépolis), Tûrâng
Tépè (Gûrgân), Hasanlu (Azerbaïdjân).

Les petits villages primitifs aux maisons de terre crue se développent au fur et à mesure que les habitants du pays s'adonnaient davantage à la culture et que se faisait sentir un besoin de main-d'œuvre plus considérable. Ces chasseurs devenus plus ou moins sédentaires construisirent des fours et inventèrent la brique moulée, qui modifia sensiblement l'aspect de leurs demeures. Leur goût s'affina, et ce progrès se manifesta surtout dans l'art de la céramique. Les formes de leur poterie deviennent alors plus élégantes. Leur décor imite d'abord le travail de la vannerie, mais des suites d'oiseaux et de bouquetins, exprimées d'une manière tout à la fois naturaliste et schématique, ne tardent pas à orner aussi les vases.

Puis l'industrie du métal apparaît, mais ne se développe que lentement chez ces villageois. Des poinçons de cuivre commencent à remplacer les os taillés, tandis que les outils de silex et d'obsidienne, les masses et les haches de pierre continuent d'être à peu près généralement utilisés. Les tombes livrent de petits objets de parure en cuivre, des coquillages du golfe Persique, des perles de cornaline et de turquoise qui parviennent des régions de l'est et témoignent d'un système d'échanges déjà très développé.

Ces simples faits résument quelques siècles de l'évolution matérielle d'un peuple de cultivateurs qui passe lentement de l'industrie de la pierre à celle du métal et progresse seul, sans l'aide d'aucun apport étranger.

Dans la période suivante, qui appartient encore au IV^e millénaire, les progrès de cette civilisation rudimentaire deviennent plus rapides et plus importants mais peuvent encore être considérés comme le résultat d'une évolution locale normale. La céramique est plus riche et plus variée (*fig. 1 à 3*). Son décor utilise des espèces plus nombreuses d'animaux qui se poursuivent, se combattent (*fig. 4 et 5*), et une géométrie savante qui traduit, en des ateliers pleins d'originalité, à Suse, Tell Bakun, Tépè Sialk, etc., les formes animales au moyen de taches et de lignes pour ainsi dire abstraites qui ont plus de rapports avec le monde étrange des superstitions qu'avec le simple art décoratif (*fig. 6 à 10 et pl. 6*).

L'homme ancien, misérable, toujours inquiet, attribuait en effet les drames de sa difficile existence à l'action de puissances maléfiques, à peu près comme notre Moyen Age accusait le diable d'être l'auteur



Fig. 1

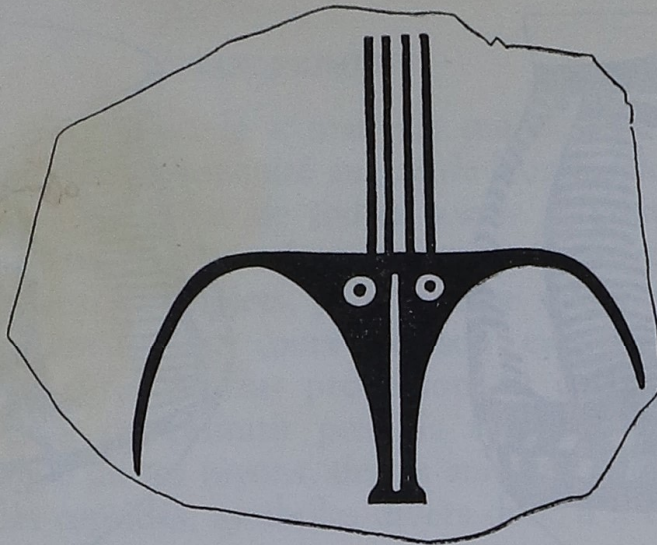


Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5



Fig. 6



Fig. 8



Fig. 7



Fig. 9



Fig. 10

de tous ses maux. Il craignait le « mauvais œil », les sorts dont les pouvoirs néfastes accablent l'humanité au gré de leur caprice et cherchait pour s'en protéger des talismans de toutes sortes. Aujourd'hui encore, l'Iranien prétend se défendre des mêmes terreurs au moyen d'amulettes convenablement choisies. Ces objets, jadis comme maintenant, devaient accompagner l'être humain au cours de son existence journalière, l'entourer, pour ainsi dire, de leur protection, et c'est ainsi que l'on peut expliquer le goût du primitif pour la représentation du soleil, par exemple, pour celle de ses rayons, de ses animaux attributs : l'aigle, le lion, le taureau, les capridés, symboles divers dont il a fait l'ornement de sa poterie.

Sans doute le besoin de divinités protectrices se fit-il également sentir, car il arriva, de très bonne heure, que l'orage, le fleuve, l'animal sauvage qui menaçaient l'homme, sa maison, ses troupeaux, ses récoltes, fussent adorés et que fût divinisé l'arbre, symbole de la forêt. De nos jours encore, en Iran, chaque village, ou presque, conserve et soigne pieusement un grand platane qu'il considère comme une sorte de génie protecteur. Il arrive qu'en plein désert un voyageur aperçoive un arbre isolé. Les arbres ne poussant, en général, qu'en des lieux naturellement humides ou artificiellement irrigués, celui qui croît ainsi dans l'aridité la plus grande, miraculeusement semble-t-il, devient sacré. L'homme fait un vœu en l'apercevant, accroche à ses branches un chiffon quelconque, souvenir inconscient d'anciennes libations, d'anciens sacrifices, et poursuit plus tranquillement sa route.

Il est donc normal que les primitives amulettes se soient peu à peu transformées en œuvres d'art. Ainsi en fut-il de l'idole, longtemps informe (*fig. 11 et pl. 1*) représentation plus ou moins grossière d'un personnage féminin, que l'on rencontre sur de très nombreux sites archéologiques. Presque toutes les religions ont gardé le souvenir de la déesse-mère que figurait cette image naïve en qui l'on vénérât le principe même de l'existence, symbole de fécondité et d'abondance. Son culte s'est effacé par la suite devant celui des dieux masculins, dont elle demeura toutefois l'épouse et la mère.

C'est de tout cela, et même de parties de tout cela : les cornes du taureau, celles du bouquetin, l'aile de l'oiseau, la gueule du lion, la patte de l'échassier, par exemple, que s'est constitué le répertoire décoratif de la poterie du IV^e millénaire. La force et la continuité de

Pl. 1. VASE EN CÉRAMIQUE CARBONIFÈRE.

Provenance : Alburz. Datation : c. 2400-2200 av. J.-C. Hauteur : 21,5 cm. Collection particulière.

Ce vase, au décor pastillé, a la forme d'un buste féminin dont les seins, très rapprochés, sont munis d'orifices assez importants pour que l'eau en jaillisse, lorsque le vase est rempli. D'autres pièces de céramique grise ont été trouvées sur ce même site de l'Alburz.

Pl. 2. PETIT VASE EN CÉRAMIQUE CARBONIFÈRE LISSÉE.

Provenance : Alburz. Datation : c. 2400-2200 av. J.-C. Longueur : 13,2 cm. Collection particulière.

Ce vase de forme ovoïde, pointu aux deux extrémités, a un col qui va s'élargissant. Un serpent en relief orne l'arête dorsale. La pâte est fine et bien malaxée. Cette pièce rare et inédite provient du même site que le vase de la planche 1.

Pl. 3. PETIT VASE A PARFUM.

Provenance : Suse. Datation : 3000-2800 av. J.-C. Longueur : 7 cm. Musée du Louvre - Paris.

Cette colombe en albâtre servait sans doute de récipient à un liquide précieux.

Pl. 4. STATUETTE EN PIERRE CALCAIRE.

Provenance : Suse. Datation : c. 3000-2800 av. J.-C. Hauteur : 11,5 cm. Musée du Louvre - Paris.

Cette statuette représente un homme accroupi tenant sur ses genoux un vase qui devait contenir un parfum.

Pl. 5. DÉVELOPPEMENT D'UN CYLINDRE DE L'ÉPOQUE D'AKKAD.

Provenance : inconnue (Mésopota-

mie ?) Datation : 2400-2200 av. J.-C. Hauteur : 43 cm; diamètre : 28 cm. Musée Rietberg - Zurich.

Lutte du héros Gilgamesh contre le buffle des marais. Ce thème, répété en antithèse, est accompagné du motif du lion dressé attaquant le taureau, dressé également. Le taureau, contrairement au buffle des marais, ne porte que de petites cornes. Ce thème du combat d'animaux et de la lutte de Gilgamesh contre les fauves est caractéristique de l'époque akkadienne.

Pl. 6. COUPE EN CÉRAMIQUE.

Provenance : Nécropole de Suse. Datation : c. 3200 av. J.-C. Diamètre : 19 cm. Musée du Louvre - Paris.

L'intérieur de cette coupe en pâte fine, épurée, de couleur crème, est orné de trois motifs peints en forme de peigne. Au centre, un triangle enferme une triple croix.

Pl. 7. VASE A LIBATIONS.

Provenance : Nécropole B de Sialk. Datation : 1000-800 av. J.-C. Hauteur : 15 cm; longueur avec le bec : 31 cm. Collection Coiffard. Musée du Louvre - Paris.

Vase à long bec et à anse, de couleur crème rosée. Un mouflon représenté de profil, en couleur brun aubergine, orne chacun des deux flancs. Le reste du décor, peint de la même couleur, est géométrique. Les vases à long bec proviennent généralement de nécropoles où ils servaient sans doute à des rites funéraires.

Pl. 8. VASE TRIPODE.

Provenance : région du Luristân. Datation : c. 1100-900 av. J.-C. Hauteur : 12 cm. Collection Coiffard. Musée du Louvre - Paris. (suite p. 25).





2



3









7



www.museoarcheologico.it
 Museo Archeologico Nazionale di Napoli

8





LÉGENDES DES PLANCHES 1 A 9

Ce vase à large ouverture est en pâte grumeleuse et mal épurée. Deux anses permettaient de le suspendre. La panse est ornée d'un décor géométrique peint de couleur aubergine.

Pl. 9. REVÊTEMENT DE MUR EN TERRE CUITE.

Provenance : Suse. Datation : c. 1165-1151 av. J.-C. Hauteur : 1,35 m. Musée du Louvre - Paris.

Ces trois panneaux décoraient un temple édifié à Suse par Kutir-Nahhunte et par son frère Shilak-Inshushinak, roi de Anzan et de Suse.

